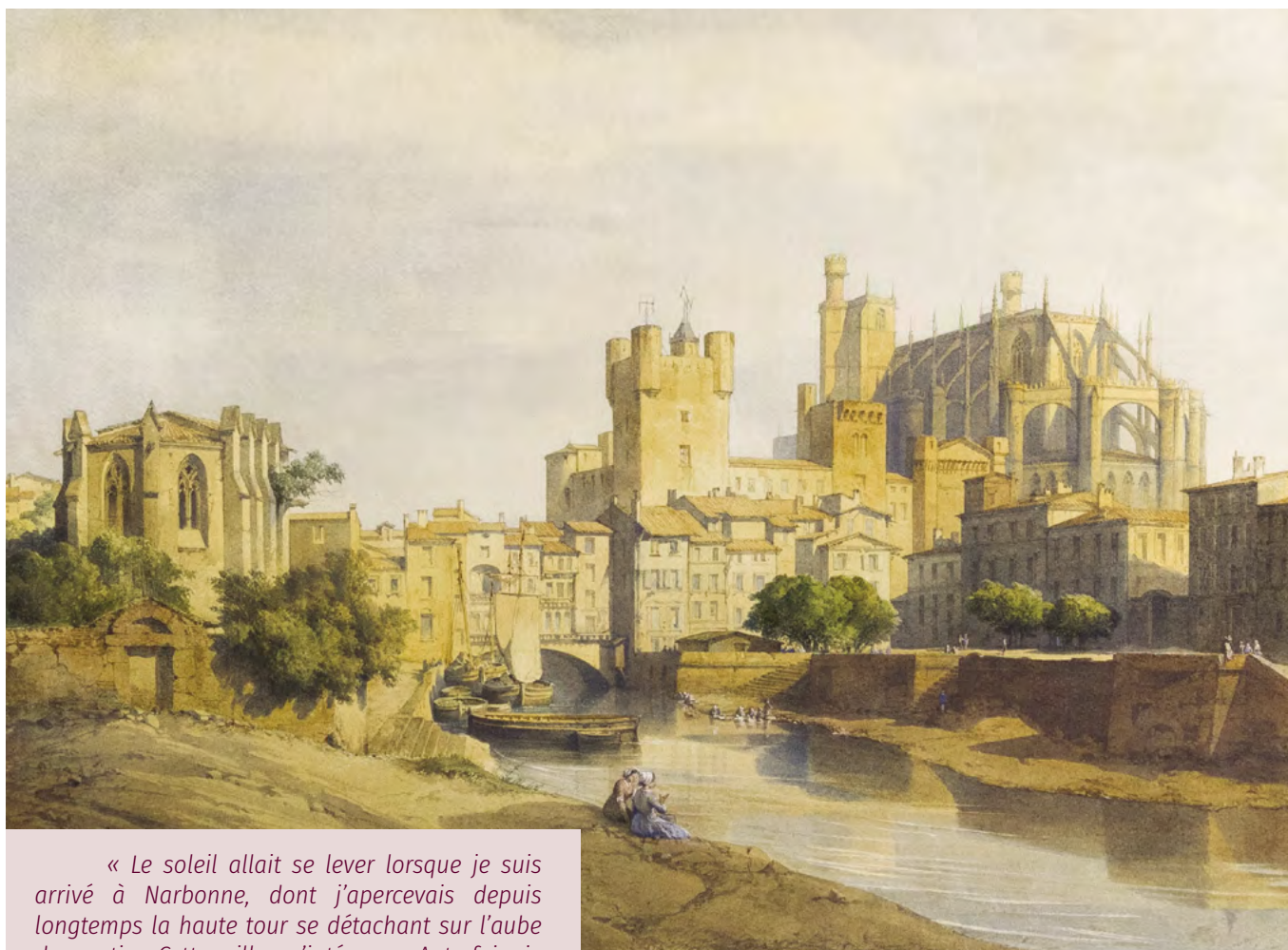


Hippolyte Leymarie

Vue de Narbonne



« Le soleil allait se lever lorsque je suis arrivé à Narbonne, dont j'apercevais depuis longtemps la haute tour se détachant sur l'aube du matin. Cette ville m'intéresse. Autrefois je rencontrais dans une maison le savant M. Fauriel, l'académicien de France peut-être qui ment le moins, et le seul des historiens contemporains en qui j'aie foi. [...]

J'ai vu une belle tour et des églises ; j'ai sacrifié à la curiosité une heure prise sur mon sommeil. Le pays qui entoure Narbonne est désolé et sec ; c'est pis que la Provence. J'écris ceci à Sijejan, en attendant le dîner. »

Stendhal, *Mémoires d'un touriste*
Michel Lévy Frères, 1854 (vol. II, p. 351-352)

Hippolyte Leymarie, *Vue de Narbonne*, vers 1840-1844
Dessin à la plume, à l'encre et à l'aquarelle
sur papier, 41 x 46 cm, signé et localisé
Narbonne, Palais-Musée des Archevêques (inv. 2020.1)

Où sommes-nous ?

A Narbonne, ce que confirme l'inscription de l'artiste en bas à gauche.

La silhouette de la cathédrale et du Palais des Archevêques, le canal de la Robine enjambé par le pont des marchands, qui a conservé ses maisons jusqu'à aujourd'hui, ne laissent pas d'ambiguïté. Cette aquarelle, qui **vient d'être acquise dans une collection particulière** de la région grâce à **la générosité des Amis des musées**, compte parmi les rares vues anciennes de la ville.

Quand cette vue précise, qui semble fidèlement observée, a-t-elle été dessinée ? Certains détails nous mettent sur la voie.

La **technique**, tout d'abord. L'aquarelle est en vogue à partir de la fin du XVIII^e siècle, sous influence anglaise, jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Elle connaît sa période de gloire du premier voyage de John Robert Cozens en Italie en 1776 à la mort de Turner en 1851. L'usage du papier comme support classe cette technique dans le dessin, même

si elle est très proche de la peinture par l'usage de pigments liés par de la gomme arabique et de l'eau, qui lui confèrent une certaine transparence.

Le **style**, ensuite. Cette vue urbaine s'inscrit dans la veine romantique de la première moitié du XIX^e siècle, dans le même esprit que le tableau d'Adrien Dauzats, *Vue de la place de Manzanarès*, petite ville de la Manche (Espagne), également conservé au Palais-Musée des Archevêques (fig. 1).

Dans sa vue de Narbonne, Leymarie met en évidence le caractère pittoresque de la ville médiévale, insiste sur l'architecture gothique de l'église située sur la gauche, sur le relief accidenté des quais. Les deux lavandières qui discutent au bord du canal au premier plan introduisent le spectateur dans la scène, l'humanisent. L'ancien escalier de descente (disparu en 2013) permet l'accès aux barques amarrées à quai.



Fig. 1. Adrien Dauzats, *Vue de la place de Manzanarès, petite ville de la Manche (Espagne)*, Salon de 1861, huile sur toile, 104 x 174 cm, Narbonne, Palais-Musée des Archevêques (inv. D.862.11)



Fig. 2. Hippolyte Leymarie, *Pont de la Gare à Vaise*,
6 avril 1832, mine de plomb sur papier, 22,1 x 36,3 cm,
Lyon, musées Gadagne (inv. (9)96.5)

De quels autres indices de datation disposons-nous ?

De curieuses silhouettes coiffent le donjon du Palais des Archevêques. Il se hérissé de bras, bien avant les antennes actuelles. Il s'agit du **télégraphe Chappe**, des bras de bois permettant la transmission de messages codés du gouvernement à travers le pays. Narbonne en est dotée en 1832, dans le contexte de la conquête de l'Algérie.

La tour Gilles Aycelin accueille deux sémaphores reliés à Avignon et Bordeaux, puis un troisième, en 1840, tourné vers Perpignan. Un des bras de ce dernier sémaphore se distingue en partie basse du couronnement du donjon. La disposition des trois sémaphores du télégraphe de Narbonne concorde avec celle visible sur un daguerréotype, une photographie très ancienne, datée d'août 1853, conservée au Palais-Musée (fig. 3). 1853 est la dernière année d'usage du télégraphe optique de Chappe, que remplace le télégraphe électrique.

Le détail du télégraphe Chappe est rarement figuré, donc il est probable que l'artiste soit venu sur place, qu'il ne travaille pas à distance sur documents. Toutefois, l'aquarelle est de trop grandes dimensions et trop précise pour avoir été peinte en plein air. Le peintre a pris des notes, probablement de rapides croquis sur place, qu'il a ensuite réinterprétés en atelier. Le dessin du *Pont de la Gare à Vaise* des musées Gadagne à Lyon pourrait témoigner de cette méthode (fig. 2).



Fig. 3. Détail du daguerréotype daté du 1^{er} août 1853, Narbonne, Palais-Musée des Archevêques (inv. 46.11)

Le télégraphe Chappe

En 1794, le gouvernement révolutionnaire a besoin d'un moyen rapide et secret de communiquer avec ses armées sur de longues distances. Claude Chappe invente un système inspiré de ses jeux d'enfance avec ses quatre frères, remuant leurs bras pour communiquer par langage codé.

Trois bras de bois sont installés sur divers points en hauteur, comme des clochers d'églises, des tours spécialement construites sur des collines... L'angle des bras est modifié manuellement par un stationnaire (personne préposée à la station). Un second stationnaire scrute à la lunette puis fait reproduire par son collègue les mouvements dans la station suivante.

A son apogée, le télégraphe optique relie 29 villes sur 5 000 km. Mais il ne fonctionne ni la nuit ni par mauvais temps, d'où son remplacement par le télégraphe électrique.



Le télégraphe Chappe de Narbonne/Jonquieres aujourd'hui, dont la tour a été reconstruite en 1989 par l'association ARHISCON (Association de Recherche historique sur les techniques de communication). Possibilité de visite lors des Journées européennes du Patrimoine Contact : renaud.laus@orange.fr

L'observateur attentif aura aussi repéré **l'ancienne façade du Palais des Archevêques**, avant sa démolition par la municipalité sans prévenir l'architecte Eugène Viollet-le-Duc retourné à Paris, en septembre 1845. Le nouvel hôtel de Ville sera achevé par l'équipe de Viollet-le-Duc en 1852. Les boutiques de la façade du Palais sont abattues en 1844-1845. Nous nous situons donc avant 1844.



A l'arrière-plan, la tour de la Madeleine est mal comprise. Les croquis pris sur place étaient-ils trop esquissés ? L'église sur la gauche, sans doute les Jacobins (anciens Dominicains), déjà dépourvue de clocher, était bien plus éloignée de la Robine, et partiellement masquée par l'enceinte de la ville, démantelée dans les années 1870. Le peintre choisit de ne pas les représenter et de rapprocher l'église du canal, pour permettre cette vue urbaine, dont la précision n'exclut donc pas certaines licences artistiques.

Enfin, une **signature** « H. Leymarie » apparaît en bas au centre du dessin. Cette œuvre est de la main d'**Hippolyte Leymarie** (Lyon, 1809-Saint-Rambert-en-Bugey, 1844). Fils de marchand, Leymarie est l'élève du peintre de fleurs Antoine Berjon (1754-1843) à l'école Saint-Pierre de Lyon. Il devient dessinateur de fabrique de soieries, mais n'exerce que six mois cette profession, avant de reprendre sa formation pour un an chez un paysagiste, Antoine Guindrand (1801-1843).

L'école lyonnaise de peinture, reconnue à partir du Salon de Paris de 1819, connaît son apogée vers 1830-1840, et s'éteint vers 1870. Un de ses courants, proche des Préraphaélites anglais, cultive un primitivisme d'une pureté mystique, autour des peintres Victor Orsel et Louis Janmot. Une autre branche, la peinture troubadour, se développe autour de Pierre Révoil et Fleury Richard. De petits tableaux de facture très lisse, influencés par la peinture hollandaise du XVII^e siècle, figurent des scènes médiévales ou modernes dans un goût pittoresque, qui se ressent dans cette aquarelle de Leymarie. La peinture florale lyonnaise autour du premier maître de Leymarie, Antoine Berjon, est aussi très reconnue.

Leymarie dessine dans la campagne du Dauphiné et de la Drôme, expose aux Salons de 1831 à 1843. Il grave de nombreuses vues d'architecture, à l'eau-forte, en lithographie et même au

burin. Leymarie orne aussi des meubles gothiques, des armes et des objets d'art. Il se passionne pour sa ville, et semble avoir utilisé le premier l'expression de « vieux Lyon » en 1838 (musées Gadagne, fig. 4).



Fig. 4. Hippolyte Leymarie, *Fenestrage du XV^e siècle. Ancienne église de l'Observance*, non daté, mine de plomb, 24,9 X 17,8 cm, Lyon, musées Gadagne (inv. 22a)

Dès 1834, à 25 ans, il est atteint d'une maladie pulmonaire, qui l'emportera une décennie plus tard. Il emménage en 1836 avec sa mère pour se soigner à Saint-Rambert-en-Bugey (Ain). Selon sa nécrologie rédigée par L. Boitel pour la *Revue du Lyonnais*, « dans les courts répit que lui laissa sa maladie, il entreprit quelques voyages, parcourut le Midi de la France, vit la Belgique, l'Angleterre, l'Ecosse, et en rapporta de nombreux motifs et de belles et vigoureuses aquarelles ». Il peint notamment à l'huile une *Vue de Saint-Guilhem-du-Désert* en 1838 et dessine à la sépia une *Vue des Cévennes*.

Notre enquête sur la datation de l'aquarelle s'achève : les éléments biographiques bornent son exécution entre 1834 et 1844, mais la présence du sémaphore de Perpignan sur le donjon ne permet pas de remonter avant 1840, donc Leymarie n'est probablement pas venu à Narbonne lors de son séjour dans le Languedoc en 1838, mais sans doute quelques années plus tard, avant son décès et la destruction des maisons de la façade du Palais en 1844.

*Notre aquarelle a donc vraisemblablement été exécutée **entre 1840 et 1844.***

Peut-on voir dans une certaine application détaillée de cette aquarelle un reflet de la formation de Leymarie comme dessinateur de fabrique, ou de sa pratique assidue de la gravure ? Ce goût du détail dessiné avec soin est courant dans les vues d'architecture romantiques, chez Adrien Dauzats (1804-1868), par exemple.

D'après Boitel, Leymarie excellait surtout dans ces vues urbaines à l'aquarelle, auxquelles « il donnait toute la puissance et la chaleur de la peinture à l'huile, et il y avait une habileté telle qu'il improvisait le plus souvent tout à la fois d'un seul jet et son motif et ses tons. (...) Paysages de convention, villa italienne, kiosque de l'Orient, château du moyen-âge, thermes d'Hadrien à Késarié dans l'Asie-Mineure, toutes choses qu'il savait sans les avoir vues. (...) il n'aimait pas à copier seulement. Cette aversion, il l'avait prise probablement dans le cabinet du dessinateur, et il l'avait gardée depuis le jour où il quitta la mise en carte pour la peinture ». Les dessins étaient donnés à des amis ou vendus à des collectionneurs fidèles. L'ami et collaborateur régulier de Leymarie Nicolas Victor Fonville (1805-1856) a possédé plusieurs aquarelles de sa main.

Nous remercions les **Amis des Musées de Narbonne**
qui permettent d'enrichir en 2020 les collections municipales
du Palais-Musée des Archevêques
de cette aquarelle de l'école lyonnaise,
école jusqu'alors peu représentée dans le fonds,
et d'une rare vue de la ville de Narbonne
sous la Monarchie de Juillet.

contact@amisdesmusees-narbonne.org

Des bibliographies et dossiers d'œuvres sont consultables au centre de documentation
du Palais-Musée des Archevêques sur rendez-vous : documentation@mairie-narbonne.fr

Ville de Narbonne – Direction du Patrimoine et des Musées - Service des publics du Palais-Musée des Archevêques
BP 823 - 11108 Narbonne Cedex - Tel. 04 68 90 31 34
Mèl : palais@mairie-narbonne.fr Site Internet : www.musees-narbonne.fr

 www.facebook.com/palaisnarbonne

Textes : Flore Collette, directrice du Patrimoine, conservateur du Palais-Musée des Archevêques, Ville de Narbonne
Mireille Franc et Dominique Moulis, attachés de Conservation du Palais-Musée des Archevêques, Ville de Narbonne
© C. Lauthelin, A. Paitrault, Palais-Musée des Archevêques de Narbonne - © Musées Gadagne (Lyon) - © R. Bréget, ARHISCOM
Maquette : Direction de la Communication, septembre 2021

